# Théâtre Français. *Le Tartuffe*.

C'est, de toutes les pièces de Molière, la seule qui soit suivi du public et soignée par les comédiens : elle plaît à tous les partis, flatte tous les goûts : elle réunit l'intérêt au comique, l'intrigue à la peinture des caractères les gens de lettres y admirent un chef-d’œuvre de l'art ; les honnêtes gens y voient avec plaisir la juste punition d'un infâme imposteur ; les philosophes y trouvent un charme tout particulier ; la satire de la religion, qu'ils confondent toujours avec l'hypocrisie : on sait que pour un philosophe, tout homme pieux est un tartuffe.

On représente souvent cette comédie, sans doute pour prévenir le retour du fanatisme religieux. C'est dommage que ce faux dévot n'ai pas au théâtre son pendant, et qu'on ne nous ait pas aussi présenté le tableau du faux patriote : ce serait un spectacle utile pour prévenir le retour de l'anarchie ; l'abus de la liberté nous menace de bien plus près que l'abus de religion. Le faux dévot est un portrait qui ne ressemble à rien aujourd'hui, parce que la dévotion est le plus mauvais des métiers : le portrait du faux patriote signifierait davantage, et se reconnaîtrait mieux.

Les philosophes ont été bien confondu, lorsqu'après un demi-siècle d'invectives contre l'ombre d'un ancien fanatisme absolument passé de mode, ils se sont aperçus que leur évangile avait fait éclore un fanatisme nouveau, plus terrible et plus destructeur, puisqu'il renversait la société toute entière : de quel étonnement n'ont-ils donc pas dût être frappé à l'aspect de ces redoutables et farouches apôtres, prêchant, le glaive en main, l'Alcoran moderne composé par Voltaire, Condorcet, Diderot, d'Alembert, et je ne sais combien d'autres Messies, pour la régénération, et l'épuration de l'espèce humaine ? Oh ! combien les clubs, les comités, les échafauds ont dû leur faire regretter les salons dorés, où ils initiaient à leurs mystères le vieilles duchesses, après un bon dîner, et passaient auprès des femmes de la cour pour les premiers des hommes ! Quel vilains disciples ils avaient formés ! Quels abominables prêtres ! Les inquisiteurs de Salamanque et de Goa étaient, en comparaison, des prodiges de douceur et de tolérance.

Ainsi, l'égalité, la liberté, l'humanité, la patrie, la nature, la vertu, ont eu aussi leurs bûchers, leurs bourreaux, leurs tartuffes : on a immolé non plus les hérétiques, les juifs, les athées ; mais les royalistes, les fédéralistes, les modérés, les suspects : l'abus de la philosophie est donc plus funeste encore que celui de la religion, puisque la France, après la Saint-Barthélémy et les fureurs de la ligue, s'était élevée au plus haut degré de gloire, tandis qu'après quelques années de mauvaise métaphysique, la nation française était sur le point de périr, lorsque le 18 Brumaire lui a suscité miraculeusement un sauveur. Ces observations n'ont pour objet que d'apprendre aux philosophes que rien n'est moins philosophique, rien ne sent plus l'écolier, le sophisme, et le charlatan, que d'invectiver contre les abus ; il arrive presque toujours qu'on les réforme par des abus plus grands, parce que la société elle-même n'est fondée que sur des abus.

Bourdaloue, en sa qualité de ministre des autels, s'éleva contre le *Tartuffe*; il prétendit avec raison qu'un pareil ouvrage faisait plus de tort aux vrais dévots qu'aux hypocrites, par la raison que les uns et les autres ont extérieurement le même costume, la même conduite, le même langage, et qu'il est difficile de les distinguer, puisqu'on ne lit pas dans les cœurs. Y a-t-il rien de plus héroïque que la patience, le pardon des injures, l’amour de ses ennemis ? c’est le sublime de la raison. Socrate avait reçu un coup de pied d’un homme insolent et brutal ; ses amis voulaient qu’il en tirât vengeance. Supposez, leur dit-il, que c’est un âne qui m’a frappé ; me conseilleriez-vous de me venger ? L’homme aveuglé par la passion est au-dessous même de la brute. Il est triste que cette magnanimité, cet héroïsme, puissent être imités extérieurement par un scélérat. Molière a mis dans la bouche de son Tartuffe le langage de l’humilité et de la charité ; il en rejaillit sur ces vertus chrétiennes une sorte de ridicule ; ce trait de l’imposteur qui s’humilie et se met à genoux devant l’ennemi qu’il veut perdre, est pris dans une nouvelle de Scarron, intitulée *Les Hypocrites*. Cet emprunt, sans rien diminuer de la gloire de Molière, fait beaucoup d’honneur à Scarron.

Le sentiment de son origine et de sa destinée élève le vrai chrétien au-dessus de toutes les faiblesses de la chair et du sang ; mais la religion elle-même lui fait un devoir sacré d’être bon fils, bon père, bon mari, bon ami ; loin de détruire les mouvements légitimes de la nature et de l’humanité, l’Évangile les règle et les épure ; dans *Le Tartuffe* de Molière, cette admirable doctrine qui subordonne à un objet divin toutes les affections naturelles, est bafouée comme le code de l’égoïsme, de la dureté, de l’insensibilité. Le dévot Orgon déclare qu’il verrait mourir femme, enfants, amis, sans le moindre regret, grâce aux pieux conseils de Tartuffe,

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,

Et comme du fumier regarde tout le monde.

La modestie est tournée en dérision par la manière dont Tartuffe reproche à une soubrette l’indécence de son ajustement : on peut être étonné que, dans une maison aussi sage que celle d’Orgon, dont le maître et la maîtresse donnent eux-mêmes l’exemple de la décence et du ton le plus honnête, il se trouve une soubrette vêtue avec une immodestie scandaleuse ; il n’est pas moins étrange que cette soubrette soit encore plus indécente dans ses propos que dans sa parure, et réponde au zèle officieux du Tartuffe avec l’insolence la plus grossière et la plus cynique : cela n’est pas tout-à-fait conforme au proverbe, *tel maître, tel valet* ; et Molière a sacrifié ici, comme en beaucoup d’autres endroits, le naturel et la vérité à la charge comique.

Madame Talma fait preuve d'esprit et de prudence, lorsqu'elle se rabat sur la comédie qui lui promet encore de beaux jours : elle est bien dans Elmire ; douceur, naturel, décence, elle a tout ce qu'il faut pour le rôle ; mais elle n'est pas aussi convenablement placée dans la comtesse du *Legé*, laquelle est une femme impérieuse, vive et brusque.

Le rôle du Tartuffe a souvent été essayé par des acteurs de divers emplois : on dit qu'il était autrefois supérieurement rendu par Mommenil, le plus honnête homme de toute la comédie de ce temps-là. Je l'ai vu jouer à Auger, chargé de l'emploi des valets, lequel avait vu un excellent masque de scélératesse et d'imprudence. Le petit-maître Molé, qui ne doutait de rien, se hasarda depuis dans un personnage si peu fait pour lui. Fleury me semble y avoir mieux réussi, mais en général, Tartuffe quoique amoureux de la femme d'Orgon, n'appartient point à l'emploi des amoureux. Larochelle a pris aussi le rôle : il fait plus d'art qu'il n'en a pour faire l'hypocrite.

Arès tant d'essais infructueux, on a trouvé enfin l'homme qui convient au Tartuffe. Baptiste aîné y est beaucoup mieux placé que dans les marquis et tous les rôles nobles ; je lui rends d'autant plus volontiers cette justice, que je regrette d'avoir si rarement l'occasion de le louer : il paraît qu'il a fait une étude approfondie du rôle, et même de toute la pièce du Tartuffe ; j'ai eu lieu de juger qu'il en était plein, lorsqu'à mon grand étonnement je l'ai entendu débiter à haute voix plusieurs vers à l'orchestre, le jour de la première représentation du *Tasse*: quelques-uns de mes voisins que l'entendaient aussi bien que moi, soutenaient qu'il avait l'intention d'en faire des applications malhonnêtes et injurieuses : quoique leur opinion eût toutes les apparences de la vérité, je me suis obstiné à penser que ce comédien ne pouvait pas avoir absolument perdu tout sentiment d'honnêteté et toute ombre de sens commun : j'ai mieux aimé croire que, par un zèle excessif pour ses devoirs, il répétait dans ce moment-là son rôle de Tartuffe ; et, à la manière dont il s'en acquitte, je vois qu'en effet il l'a bien répété.